

L'unité

La Terre et l'ombre de César Acevedo

Luc Laporte-Rainville

Volume 33, numéro 4, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2015). Compte rendu de [L'unité / *La Terre et l'ombre* de César Acevedo]. *Ciné-Bulles*, 33(4), 53–53.



La Terre et l'ombre

de César Acevedo

L'unité

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Il serait difficile de ne pas rédiger un papier laudatif sur le bouleversant **La Terre et l'ombre**. L'exercice serait d'autant plus hasardeux que ce premier long métrage de César Acevedo, récipiendaire de la Caméra d'or aux dernières festivités cannoises, est d'une maîtrise stupéfiante, et ce, à tout point de vue. D'une force tranquille, le film, aux plans-séquences finement étudiés, sacralise la réalité, lui redonne sa prestance hiératique, noblesse sans cesse vilipendée par les intransigeants modernistes. Assisterions-nous à la naissance d'un grand metteur en scène? Sans aucun doute.


Pourtant, le récit, en partie autobiographique, imaginé par Acevedo ne brille pas par son originalité. De fait, il exploite le thème mainte fois visité et revisité des retrouvailles familiales — un homme solitaire, prénommé Alfonso, revient chez lui après plusieurs années passées à l'extérieur. La raison de cette réapparition? Son fils Gerado est mourant et réclame sa présence. Le père rentre donc au bercail pour assister aux derniers instants de sa progéniture. Par le fait même, il revoit Alicia, une épouse aigrie par son départ de jadis,

et fait la rencontre d'une bru (Esperanza) et d'un petit-fils (Manuel) né durant son absence.

De ce synopsis convenu, Acevedo tire une réflexion philosophique fascinante dont le principe d'unité est la clé. Car au-delà de toute dualité apparente (la rancœur de la femme d'Alfonso pour son mari, par exemple), le film cherche l'unité absolue, la résurgence d'un « Grand Tout » censé mener à l'harmonie parfaite. Métaphysiquement, cela se traduit par l'indicible complicité unissant le nouvel arrivant à la nature. Il faut le voir caresser, laver avec une infinie tendresse, les plantes entourant l'habitation familiale. Souillés par la poussière, ces végétaux sont, pour cet homme, autant de merveilles que son fils lui-même. La comparaison est d'autant plus séante qu'à la mort de Gerado, Alfonso effectue les mêmes gestes, nettoyant, avec décence, les jambes de son fils trépassé. Les hommes, les plantes : l'exqu Coasté d'une nature émanant de Dieu. Ils ont bien sûr une apparence propre, mais ils font aussi partie intégrante d'un principe unique, de cet « un » originel. Comme le soutient Platon dans le *Timée* : « [L'Être suprême] a façonné un vivant unique, visible, ayant à l'intérieur de lui tous les vivants qui lui sont apparentés par nature. » Et ce vivant, c'est l'Univers manifesté. Bref, la sublime révérence que porte Alfonso à son fils et aux végétaux

rappelle cette perle de sagesse platonicienne issue du fond des âges. La vie, sous tous ses aspects, est unique et sacrée.

Cette quête trouve un écho dans une démarche hautement politique. Car, non content de jouer au métaphysicien, Acevedo se permet aussi une forme de militantisme en promouvant une solidarité des plus nécessaires. Alicia et Esperanza travaillent pour une compagnie exploitant des champs de cannes à sucre. À l'instar de tous les employés, elles sont traitées comme des ilotes, voire des fèces que l'on n'oserait toucher du doigt. Néanmoins, la dévouée Esperanza supplie son contremaître de contacter le médecin de l'entreprise, afin de soulager Gerado du grand mal qui l'afflige. Zélote décérébré, le dirigeant refuse même si l'agonisant a déjà été à son emploi. Cette rebuffade provoque l'indignation des travailleurs qui, dans un élan de bonté, cessent toute activité jusqu'à ce que le médecin soit envoyé chez Gerado. On constate, dès lors, qu'une telle coopération est l'incarnation de l'unité retrouvée, et ce, bien qu'elle porte les atours d'un engagement citoyen (et donc, profane).

Ainsi, Acevedo ne sépare jamais la métaphysique du politique, ce qui permet l'éclosion d'une vision plus complexe du principe d'union. Depuis Andreï Tarkovski, philosophie et cinéma n'auront jamais fait si bon ménage. Mille fois bravo! 



Colombie-France-Pays-Bas-Chili-Brésil / 2015 / 97 min

REAL. ET SCÉN. César Acevedo **IMAGE** Mateo Guzmán **SON** Jean-Guy Veran **MONT.** Miguel Schverdfinger **PROD.** Diana Bustamante Escobar, Jorge Forero et Paola Andrea Pérez **INT.** Haimer Leal, Hilda Ruiz, Edison Raigosa, Marleyda Soto, José Felipe Cárdenas **DIST.** K-Films Amérique